

GRAND DEUIL

Dans le clair-obscur de la pièce close,
Aux pâles clartés d'un flambeau tremblant,
Rigide, et grandi par la mort, repose
Le corps d'un enfant habillé de blanc.

Sous la mousseline, on voit les mains jointes,
La mate blancheur des doigts ivoirins,
Les cheveux pleins d'ombre, et les tempes ointes,
Qu'auréole un flot de rayons sereins.

Jamais, des flancs purs du neigeux carrare,
L'art n'a fait surgir un ange plus beau
Que cet Ariel, à la forme rare,
Qui gît, radieux et calme, au tombeau.

Sous l'eau sainte et sous l'huile du saint chrême
Le front du martyr s'est rasséréné ;
La figure dit l'extase suprême,
La calme douceur du prédestiné.

La chambre de deuil est toute drapée
De gaze. Nul bruit. Plus rien. Par moment,
Une faible voix tendre, entrecoupée
De soupirs, gémit désespérément.

Ils sont là, tous deux, le père et la mère,
Abattus, défaits, tristes à mourir :
Nul mal n'est égal à leur peine amère ;
Nul ne les fit tant pleurer, tant souffrir.

Après tant de coups, on croyait — quel rêve !
Bien s'être acquittés de souffrir. Il faut
Pleurer et souffrir et pleurer sans trêve :
C'est la volonté du Dieu de là-haut.